

## Présentation du livre Esther Tellermann chez son éditeur Campagne Première

Nous sommes tous très honorés de pouvoir nous réunir ce soir pour rencontrer le travail d'Esther Tellermann, à l'occasion de la parution de son tout dernier livre, *Toujours l'artiste nous précède. Lacan, l'Art, la Littérature*.

Esther Tellermann me fait ce privilège de me compter parmi ses amis et c'est avec beaucoup d'enthousiasme que je voudrais vous faire découvrir la subtilité de son parcours dans cet ouvrage qui reflète fidèlement la position qui fut la sienne eu égard à la pratique de l'analyse. Ce dont je peux témoigner comme collègue et clinicien.

Mais avant d'en développer les points clefs plus en détail, je dirai que nous n'avons plus à présenter Esther Tellermann ou à faire connaître son travail, tant son double exercice entre psychanalyse et poésie est aujourd'hui non seulement connu, mais reconnu. En tant que poète, elle a publié plus de vingt recueils et comme vous le savez, on les retrouve disséminés à peu près partout à travers le monde, dans les lieux les plus improbables. Pour ma part, j'en ai fait l'expérience à de multiples reprises, puisque je les ai débusqués jusqu'au fin fond de l'Ouest américain. Ensuite, en tant qu'analyste à l'ALI, Esther Tellermann a publié de nombreux articles, produit des interventions publiques et organisé des colloques dont certains centrés spécifiquement sur des auteurs et poètes contemporains majeurs.

Aujourd'hui, chez Campagne Première et dans l'excellente collection dirigée par Patrick Guyomard, professeur à l'université Paris Diderot et psychanalyste, président de la Société de Psychanalyse Freudienne, elle nous offre un précieux écrit exactement situé à l'intersection de la psychanalyse et de la création littéraire. Ce qui est une invention suffisamment originale pour devoir le souligner.

Je ne vais pas du tout faire un commentaire littéral du livre, pour vous laisser le lire et le découvrir. À cet égard, la présentation qui se fera demain soir dans les locaux de l'ALI, rue de Lille, sera très différente et nous vous y invitons également. Vous serez certainement sensible aux excellents développements qui rendent audible des notions lacaniennes et freudiennes difficiles sur la lettre dans son rapport au signifiant, mais également à propos de la sublimation, de *das Ding*, de la représentation ou de la jouissance appendue à la pulsion de mort. Je vais donc plutôt, pour ce soir, tirer quelques fils qui m'ont beaucoup intéressé et qui nous permettront ensuite de parler ensemble, d'échanger.

Alors insistons-y immédiatement, ce livre important est beaucoup plus qu'une simple recension, fut-elle détaillée, de l'intérêt porté par Lacan sur la littérature. Il est le témoignage radical d'une position éthique, celle d'Esther Tellermand qu'elle propose à l'adresse des analystes et de la communauté psychanalytique. Nous devons reconnaître qu'il y a en effet aujourd'hui une forme de dérive, soit qui vulgarise tellement nos articulations qu'elles en sont édulcorées et perdent leur tranchant, soit qui les pousse d'une façon forcenée à l'abstraction pure, ce qui les détache de la chair brûlante de la clinique et n'en font que des concepts inopérants. N'oublions pas que Lacan était avant tout un chercheur, il empruntait, pour ses métaphores, des voies parfois à la pointe des mathématiques ou des diverses découvertes scientifiques de son époque, cela ne veut pas dire pour autant que ses tentatives sont gravées définitivement dans le marbre, que de ce fait, elles seraient parfaitement indépassables et qu'il s'agirait d'en donner la vérité dernière. Le corpus de l'analyse n'est pas figé, clos, achevé, mais toujours en constitution, en mouvement. En tout cas, le risque qui a pu s'emparer de certains des disciples de Lacan a été de faire de sa parole une sorte de religion, un discours pétrifié, ce qui se situe aux antipodes de ce que la psychanalyse exige de nous comme dynamique pour demeurer vivante.

Dans l'air du temps, il est beaucoup reproché à l'analyse de ne pas être une science. Mais le fait humain n'est pas lui-même scientifique. Elle doit faire face, de ce fait, à une forme excessivement virulente d'intolérance à la vérité freudienne qui condamne la réalité à une construction fantasmatique et refuse de prendre au premier degré la plainte victimaire, surtout quand elle s'attaque au sexe, au patriarcat, plus globalement à la dimension phallique et considère les relations entre hommes et femmes sur le modèle de la lutte pour la survie. Alors que l'obscénité se répand partout sous couvert de la libération sexuelle, bien que ce soient plutôt les images du sexe qui se trouvent promues pornographiquement, il ne s'agit pas, comme on pourrait un peu rapidement l'imaginer, d'une levée du refoulement, plutôt une porte ouverte sur la génitalité et la perversion commune. Dans un tel contexte, le courage de la référence à la littérature – et plus généralement à la culture – vient opérer une première coupure dans la continuité du dispositif actuel.

Alors comment essayer de placer une barre efficace contre cette prolifération du narcissisme qui consacre l'élévation du moi et divise le monde en autant de communautés que de particularités de jouissances ? Comment revenir au cœur de ce qui nous caractérise en tant qu'humain ? Le parti pris d'Esther Tellermand tranche définitivement à ce propos. Ce qui fait de nous des exceptions dans le monde du vivant, ce sont les mots qui nous extraient de notre biologie pour la subvertir et faire valoir désormais, pour nous, d'autres lois que celles de la raison organique, à savoir

celles du langage, dont la métaphore et la métonymie s'avèrent les plus essentielles. En effet, à quoi tient, je cite : « *l'étoffe d'une vie – la poésie –, non pas certes à sa consistance, mais à son tissage.* »

La littérature a appris à Freud et à Lacan sur les formations de l'inconscient, le rêve, le cauchemar, le lapsus, l'acte manqué, le mot d'esprit, le symptôme. Car la littérature a révélé, avant la découverte explicite de la psychanalyse, les jeux entre lettres et signifiants qui servirent à fonder l'inconscient freudien comme savoir. La pratique de la langue par les écrivains est plus qu'une illustration, elle est, à bien des égards, anticipation sur la découverte du tissu langagier qui nous mène. Car l'analyse n'est que recueil et amplification des effets du langage, mais aussi de ceux de la parole en ce qu'elle peut véhiculer de résolutif et comme le signale déjà Heidegger dans *Acheminement vers la parole* : « *le parler à l'état pur est le poème.* »

Pour Esther Tellermand, et les exemples qu'elle donne à foison le démontrent, le véritable écrivain laisse entendre, entre les lignes de son texte, le trou autour duquel s'organise son désir. Ce qui est tellement éloigné de la mode actuelle qui se prosterne devant le sensationnel qui repose sur le reportage biographique cru, lequel réduit la vérité subjective à celle de l'anamnèse organisée autour d'un sens, un roman plutôt de préférence traumatique, c'est-à-dire qui a partie liée à une jouissance. Lacan ne disait-il pas que la prévalence donnée à l'histoire relevait essentiellement toujours de l'hystérisation ? À ce propos, Esther Tellermand, à juste titre, insiste : « *La littérature nous apprend. Contrairement au déferlement de sens diffusé par les nouveaux moyens réticulaires, qui réduisent le langage à une communication paranoïde, elle nous apprend, avec la psychanalyse, que la signification n'est pas où l'on croit et qu'elle échappe à l'appréhension immédiate.* »

Elle ajoute que l'analyse est : « *Toujours bien sûr en rapport avec la clinique, mais en tant que cette dernière converge avec l'usage de la lettre par les écrivains. En effet, du fait de son objet – l'inconscient –, la psychanalyse n'est pas un système fermé. Plus proche de la littérature que de la science, quand bien même elle concerne des universaux, elle implique aussi la subjectivité de qui l'énonce autant que la science l'exclut (...). Voilà où les conceptualisations freudiennes et lacaniennes diffèrent de la science, elles ne sont pas indifférentes au sujet de l'énonciation mais l'impliquent, incluent son style.* »

Ce que veut faire valoir Esther Tellermand est une boussole pour le psychanalyste car elle juge que celle-ci aura eu tendance à se perdre. La fonction de l'analyste le pousse à se détacher des leurres de la signification et du sens, pour qu'à la manière dont s'y risque le poète, il entende non pas le *signifié* secrété par les mots, mais au contraire ce que fait vibrer la matérialité pure du signifiant, un cristal, des éclats, un chant, des assonances, des allitérations, une polyphonie, une musique, une sonorité

renvoyant ou s'opposant à d'autres dans un réseau de pures différences. La parole, dans son effectuation concrète et l'ampleur de son trébuchement, constitue le matériau du psychanalyste, de sorte que le sujet qui parle ignore ce qu'il dit et ce qu'il énonce, il excède toujours ce qu'il peut, veut ou croit dire. Mais cette parole, aussi énigmatique soit-elle, ne veut pas rien dire pour autant. Toute énonciation, en tant qu'elle émane d'un sujet, véhicule en son cœur une béance, un hiatus, une faille, en bref, un impossible à saisir dans la signification même. C'est par la grâce des effets de cette division, de ce réel, qu'il est possible en réponse d'échafauder une multitude d'interprétations, sur le modèle du lecteur recevant le tintement surprenant d'un vers qu'il ne comprend pas. « *Aboli bibelot d'inanité sonore* » pour évoquer ici Stéphane Mallarmé. Incompréhension féconde et fondatrice en ce qu'elle exerce l'oreille à se familiariser à une parole, en ce qu'elle se trouve le plus éloignée de la communication du discours conscient.

Alors, le livre reprend cette thèse centrale et la développe pour la façonner en divers chapitres. Elle réaffirme l'importance décisive pour le *parlêtre* d'un objet qui n'a rien d'objectif qui, retranché de l'image propre de quiconque comme de celle du semblable, donne à chacun brillance et prix, déchet qui viendra à fonctionner ensuite comme cause du désir. Dans le chapitre, « Autour de la lecture par Michèle Montrelay et Jacques Lacan de *Lol V. Stein* de Marguerite Duras », Esther Tellermann souligne, je cite : « *Le texte garde dans l'énigme que tisse une langue à la fois transparente et sans cesse faite de torsions, son incandescence – d'être ce savoir – qui ne se sait pas – sur l'objet du désir incarcéré dans son art. Et c'est sous la forme de l'angoisse où le narrateur (...) tient le lecteur, du ravissement où le conduit l'énigme qu'est Lol, ce trou dans le tissu des mots, ce silence dans le cri, cette pierre qui brûle sans se réduire en cendres, que cet objet semble surgir en son épiphanie.* » Du fait de cet objet causal et de son articulation précise pour chacun dans le fantasme fondamental qui détermine notre réalité, je cite encore : « *la langue défaille à dire le rapport sexuel réussi. C'est cet objet a que Lol incarne, dans son obscurité éblouissante, le mot manquant, autour de quoi le texte littéraire se tisse* », grâce à quoi il se construit et nous creuse d'une vérité structurale à la valeur universelle. Car ce trou nous concerne tous également.

Dans le très beau chapitre « L'âme-à-tiers – *la matière* – de la cure analytique », Esther Tellermann nous rappelle que le moi apparaît comme l'instance délirante par excellence, traversé par un automatisme mental physiologique lié à la dimension impérative des signifiants qui nous organisent en nous aliénant. La cure s'y révèle comme une entreprise délicate de dé-sacralisation féconde et de dé-idéalisation par laquelle la cause du désir cesse de se confondre avec le lieu de l'Autre qui l'accueille et peut enfin prendre son ampleur, plutôt que servir le refoulement. Esther Tellermann montre, par exemple, dans ce processus de l'analyse, la fonction du néologisme qui ouvre *lalangue* à son inventivité sonore, caisse de résonance pour les

trouvailles qui font et défont les nœuds qui nous tiennent ou nous empêchent. Cette puissance créatrice du mot, leurs combinaisons en métaphores et les écarts qu'elles inscrivent sauvent en ce qu'elles détournent de l'usage convenu ou courant. Mise en acte de l'inadéquation foncière des mots aux choses, cet usage des mots fait rencontrer l'inédit par lequel pourrait advenir une nouvelle forme d'amour, un amour plus digne comme le propose Lacan dans sa *Note italienne* dans ses *Autres Écrits*. Un amour qui soit autre chose qu'amour imaginaire de soi. Ainsi, si l'analyste défaille, c'est de ce qu'il n'est jamais *pouate assez*. Je cite à nouveau : « *Voilà la limite à ce que la psychanalyse soit une science, d'avoir affaire avec "l'âme-à-tiers", pas seulement le Réel, mais quelque chose avec quoi nous n'avons pas de relation : S de grand A barré qui ne répond pas, fait qu'il n'y a ni dehors ni dedans, ni envers ni endroit de l'inconscient et du conscient de la langue, en son tissage. Et c'est pourquoi la psychanalyse tient son efficience de ce que la nomination rate la chose, de la bévue que pourrait être aussi l'interprétation (...) Encore faut-il que le psychanalyste tombe juste dans son interprétation, unissant le son et le sens à la façon du poète, ouvrant à autre chose qu'à la Chose, ouvrant à un réel impossible.* » Et plus loin : « *"L'âme-à-tiers", la matière langagière ouvre à l'inconnu, à l'absence de réponse, de référent aux signifiants attrapés dans le filet du savoir-faire poétique, ouvre au trou qu'il faut atteindre.* »

Dans le chapitre « Brûler la langue pour ne pas brûler », Esther Tellermann tente de rendre compte de la précocité poétique de l'enfant qui est liée à son entrée dans la parole, en reprenant le dernier livre de Gérard Pommier, *La Poésie brûle*. Dans le babil du tout-petit, la *lalangue*, ses premiers mots – « *man-man* » ou « *pa-pa* » – poétisent par le redoublement de la syllabe et la rime, son cri ce qui le détache de la Chose freudienne. Intéressante thèse sur une expérience précoce de la poésie. Ce cri primordial qui fera plus tard écho avec le cri orgasmique par lequel la vie se révèle indissociablement mêlée à la mort. Je cite une nouvelle fois : « *C'est pour le poète retourner aux fondamentaux afin de fonder la subjectivité – d'être noué au pulsionnel – à l'écho dans le corps qu'il y a du langage. Injection et déjection, l'écriture poétique ne serait-elle pas plus que la prose aussi un événement corporel, respiration, souffle surgi d'une déchirure fondamentale, d'un mouvement de séparation répété qui reconduit la vie, d'une perte, d'un manque coloré de sensations faites phonèmes, syllabes, rimes, assonances ?* »

Ce livre est un témoignage vif et constant du combat d'un poète et psychanalyste qui a voulu faire reconnaître une position trop souvent oubliée, et pourtant si vive chez Lacan. Mais au-delà, il fait acte dans notre paysage. Invitation au retour à la littérature, car *L'artiste toujours nous précède*. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que le champ de la littérature à travers les procédés qu'elle privilégie sont à reprendre tels quels dans un exercice rigoureux de la psychanalyse.

Le livre d'Esther Tellermand nous conduit pas à pas à travers un commentaire singulier des élaborations complexes de Lacan dans leur lien à la littérature, tel un plaisant voyage qui autorise le profane à faire des liens précieux avec la peinture, l'érotisme, mais aussi vers la philosophie.

Ce chemin affirme que toute pratique qui situe en son centre la parole et le langage s'expose au risque des dérives sectaires ou totalisantes. Ce n'est pas une raison pour renoncer à ce centrage. Et ceci d'autant plus que l'ère de la science et de ses procédures infiltrent tous les secteurs et se donnent désormais pour les seules garantes du vrai. L'examen de l'histoire récente du mouvement analytique démontre le mépris des élaborations cliniques, de la texture et de la tessiture verbale qui nous composent. La défection de ce savoir qui a demandé des siècles pour se constituer répond excellemment à un projet cynique d'a-théorisme généralisé, ce qui ne peut en passer que par une destruction des discours et de la culture. Or, le désir de l'analyste est appendu à la recherche d'une énonciation inédite qui fasse événement. En ce sens le psychanalyste, son patient et l'écrivain se rejoignent.

Faut-il rappeler que la poésie d'Esther Tellermand comme ses interventions en tant qu'analyste, se situent exactement en ce carrefour ? La poésie, dans ses mécanismes propres, démontre à l'œuvre, la validité de l'inconscient freudien.

Prendre le parti de cette position s'avère être une ferme invitation à un rappel, sans doute nécessaire pour que la psychanalyse puisse traiter le symptôme tant individuel que collectif. Mais ce pas seulement. En effet son savoir est le seul qui sache lire le fait contemporain, par-delà la violence ou la ségrégation. Le livre d'Esther Tellermand nous indique que la psychanalyse est autre chose que la contemplation impuissante d'un désastre, mais offre d'authentiques résolutions. Dans un monde où le bavardage et le bruit assourdissent, tel est le pari audacieux que soutient le présent ouvrage...

Je vous remercie pour votre attention.

Gérard Amiel

Le 15 mai 2025

Paris, aux Éditions Campagne Première